

POURQUOI MARX ?

UNE TRAVERSÉE ET UN LIVRE

Le voyage dura plus de deux jours. Le 10 avril, un mercredi, l'homme à l'allure de « John Bull » avait quitté Londres à 8 heures du matin ; le vendredi, à 12 heures, le bateau à vapeur arriva à Hambourg. La traversée était plutôt houleuse et les passagers s'étaient pour la plupart allongés sur leur couchette, atteints par le mal de mer. Un petit groupe seulement avait bravé la tempête en restant dans la salle commune, où ils écoutaient les histoires rocambolesques que racontait un Allemand. Celui-ci avait parcouru l'est du Pérou durant les quinze années précédentes et avait pénétré à cette occasion dans des régions à peine explorées jusqu'alors. On écoutait, parcouru d'un agréable frisson, des anecdotes sur les rencontres qu'il avait faites avec les autochtones et sur leurs mœurs, si déconcertantes pour les Européens.

L'un des passagers, qui se laissait divertir par ces histoires, se sentit malgré la tempête, ainsi qu'il l'écrivit plus tard, « l'âme cannibale, comme cinq cents truies » – que celui qui s'étonne de cette étrange formulation sache qu'elle provient du *Faust* de Goethe, l'un des livres favoris de ce voyageur. Il s'agissait d'un homme à l'allure soignée, d'un mètre soixante-dix environ et légèrement trapu. Ses cheveux, encore denses mais déjà fortement grisonnants, recouvraient sa tête

en formant des vagues régulières peignées en arrière, ce qui accentuait encore son large front. De la couleur noire qui jadis était celle de ses cheveux, il ne restait que les sourcils en broussaille, sous lesquels flamboyait une paire d'yeux attentifs, d'un brun sombre. Son visage était entouré d'une épaisse barbe dans laquelle se mêlaient le noir et le gris. Cet homme approchait tout juste de la cinquantaine, mais la grande quantité de gris que présentaient ses cheveux et sa barbe le faisait paraître plus vieux de dix ans. Il produisait un effet tout à fait considérable. Lorsqu'il parlait, on pouvait encore percevoir la chaleureuse intonation propre à la région de la Moselle, qui indiquait où il avait passé sa jeunesse. Ce passager avait avec lui la deuxième partie du manuscrit d'un livre d'ampleur qu'il voulait apporter personnellement à son éditeur hambourgeois. Il lui eût été possible d'envoyer ce manuscrit par bateau postal, comme il l'avait fait quelques mois plus tôt avec la première partie, mais l'affaire était pour lui d'une trop grande importance. Les nombreuses années de travail qu'il avait consacrées à ce livre avaient presque ruiné sa santé et ses finances. Et, chose plus grave encore à ses yeux : sa femme et ses enfants avaient eux aussi lourdement souffert de l'effort constant et des privations, et ils en souffraient encore. Il écrivit dans une lettre qu'il avait « sacrifié santé, bonheur et famille » à cette œuvre. Il ressentait un soulagement d'autant plus grand maintenant qu'il pouvait enfin transmettre à son éditeur le manuscrit achevé. Après quelques retards liés à l'établissement et à la correction des épreuves, l'œuvre parut finalement en septembre 1867, avec pour titre *Le Capital. Critique de l'économie politique*³.

3. Cf. concernant les détails de la traversée, la lettre de Marx à Engels du 13 avril 1867 (MEW 31, p. 287 ; Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. VIII, Éditions sociales, Paris, 1981, p. 358), sur le séjour hambourgeois de Marx, Michael Sommer, « Karl Marx in Hamburg », in *Sozialismus*, vol. 35, n° 1, p. 55-59 et Jürgen Böning, *Karl Marx in Hamburg. Der Produktionsprozess des « Kapital »*, VSA, Hambourg, 2017. « Nous avons l'âme cannibale, / Comme cinq cents truies » est chanté dans la cave d'Auerbach (Johann Wolfgang Goethe, « Faust », in *Théâtre complet*, Gallimard, « Pléiade », Paris, 1988, p. 1180 [trad. mod.]). La lettre évoquée dans le texte est écrite par Marx le 30 avril 1867 à Sigfried Meyer (MEW 31 ; p. 542, Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. VIII, *op. cit.*, p. 369). On trouve des détails sur l'apparence physique de Marx in Manfred Kliem, *Karl Marx. Dokumente seines Lebens*, Reclam, Leipzig, 1970, p. 15 sq. Franziska Kugelmann (Franziska

Vingt-trois ans auparavant déjà, en 1844, Karl Marx avait entamé un travail préparatoire en vue d'une critique fondamentale de l'économie politique. En 1845, il avait même déjà signé un contrat d'édition pour la publication d'une œuvre, en deux volumes, de *Critique de la politique et de l'économie nationale*. À cette époque, Marx était un jeune auteur ambitieux qui, en 1842-1843, alors qu'il était rédacteur en chef de la libérale *Gazette rhénane* était entré en conflit avec les autorités prussiennes – jusqu'à ce que la gazette fût finalement interdite. Le jeune Marx passait pour un homme tout aussi spirituel qu'instruit. Alors que sa plume acérée faisait l'objet d'une surveillance hautement critique de la part de la censure allemande, plus d'un éditeur était favorablement disposé à son égard. Au lieu d'écrire effectivement cette œuvre en deux volumes, Marx, avec son ami Friedrich Engels, se lança dans un tout autre travail, qui resta néanmoins dans les tiroirs et ne fut publié qu'un peu moins de quatre-vingt-dix ans plus tard, sous le titre *L'Idéologie allemande*. S'il est vrai que Marx publia encore quelques écrits dans lesquels les questions économiques jouaient également un rôle important, par exemple, en 1848, le *Manifeste du parti communiste*, qui ne devint célèbre que plus tard, sa grande œuvre de critique de l'économie fut pourtant encore et toujours remise à plus tard.

À l'époque tumultueuse de la révolution de 1848, durant laquelle Marx joua un rôle important en tant qu'auteur et rédacteur en chef de la *Nouvelle Gazette rhénane*, se consacrer à de longues études théoriques n'était pas envisageable. Après la défaite de la révolution, Marx dut quitter aussi vite que possible l'Allemagne avec sa famille. Comme pour nombre d'autres réfugiés politiques de cette époque, Londres fut pour lui aussi un refuge ultime et plutôt misérable. Ce n'est que grâce au soutien généreux de l'ami Friedrich Engels que la famille Marx put y survivre.

Même à Londres, Marx poursuivit son projet d'élaborer une analyse approfondie de l'économie capitaliste. D'une certaine façon,

Kugelmann, « Kleine Züge zu dem großen Charakterbild von Karl Marx », in *Mohr und General. Erinnerungen an Marx und Engels*, Dietz, Berlin, 1983, p. 253) évoque son « chaleureux dialecte rhénan », la différence entre le parler rhénan et celui de Trèves et de la région de la Moselle étant sans doute à peine perceptible pour elle qui était de Hanovre.

ce ne fut qu'à Londres, au centre du capitalisme de l'époque, qu'il s'aperçut de tout ce que requérait cette analyse, et ainsi, des années passèrent encore avant qu'il pût ne fût-ce que penser à une publication. Ce n'est pas sans difficultés que Marx trouva un éditeur, mais il ne lui livra pourtant que le premier acte de la grande œuvre projetée : deux chapitres, qui traitaient de la marchandise et de l'argent, et qui parurent en 1859 sous le titre de *Contribution à la critique de l'économie politique. Premier cahier*. Lorsque Marx se mit en route pour Hambourg afin d'y retrouver un autre éditeur, huit années s'étaient encore écoulées depuis cette publication.

La brochure parue en 1859 s'était révélée être un relatif échec au regard de l'effet qu'elle avait produit. Même de proches amis politiques de Marx se montrèrent déçus, puisqu'ils ne pouvaient comprendre en quoi cette étude plutôt abstraite et parfois compliquée au sujet de la marchandise et de l'argent pouvait bien leur être utile dans leurs controverses politiques. Marx, qui prévoyait tout d'abord de publier une suite directe de ce *Premier cahier*, abandonna ce projet au bout de quelques années. Il visait depuis 1863 une œuvre à part entière, *Le Capital*, dont l'ensemble était censé consister en quatre livres. C'était la deuxième partie du manuscrit correspondant au premier de ces quatre livres, intitulé *Le Processus de production du capital*, qu'en avril 1867, il apportait à Hambourg à son nouvel éditeur.

Marx comptait sur un grand succès, car il avait tiré les leçons de l'échec de 1859. Il essaya de rendre la partie théorique plus accessible, plus compréhensible. Et il ne s'agissait plus seulement de marchandise et d'argent, mais de l'ensemble du processus de production capitaliste, ce qui incluait des descriptions concrètes du travail en usine, de la misère des familles ouvrières et de la lutte pour la réduction de la durée de la journée de travail. Que la chose entière fût trop aride et qu'elle ne fût appropriée qu'à des spécialistes, c'était là un reproche qu'on ne pouvait plus lui faire.

La situation politique avait elle aussi connu quelques changements. En septembre 1864, l'Association internationale des travailleurs (AIT) avait été fondée à Londres. Marx devint membre du Conseil général de l'AIT et se retrouva rapidement à sa tête. Dans les années qui suivirent, l'AIT acquit un écho toujours plus large, non seulement en Angleterre mais aussi dans d'autres pays.

Les associations de travailleurs et les syndicats se développèrent. Tout cela fit naître l'espoir que le terrain sur lequel s'engageait le livre était bien plus favorable qu'il ne l'avait été pour le précédent écrit. Dans l'oraison funèbre qu'il prononça pour Marx, Engels souligna avec raison : « Marx était avant tout un révolutionnaire. Contribuer, d'une façon ou d'une autre, au renversement de la société capitaliste et des institutions d'État qu'elle a créées, collaborer à l'affranchissement du prolétariat moderne [...], telle était sa véritable vocation⁴ ». Toutefois, ce n'est ni en combattant sur les barricades ni en galvanisant les foules par ses discours que Marx poursuivit cette vocation, mais avant tout par l'analyse scientifique des rapports capitalistes – c'était là son arme la plus acérée. Une semaine après qu'il eut quitté Londres pour apporter le manuscrit à Hambourg, Marx écrivit à propos de son livre : « C'est certainement le plus redoutable *missile* qui ait jamais été lancé à la tête des bourgeois (y compris les propriétaires fonciers)⁵. »

Pourtant, ce premier volume du *Capital* n'eut pas, lui non plus, le succès escompté par Marx. Il fallut attendre quatre ans pour que les mille exemplaires de la première édition fussent écoulés. En dépit d'efforts considérables, Marx ne parvint pas à achever les autres livres du *Capital*. Après la mort de Marx, Engels publia le deuxième livre du *Capital* en 1885 et le troisième en 1894, en s'appuyant sur les manuscrits posthumes de Marx – et le caractère inachevé des manuscrits rédigés en vue de ces deux livres doit être bien souligné. S'il est vrai que les trois livres (théoriques) du *Capital* (le quatrième était censé traiter de l'histoire de la théorie économique) purent ainsi voir le jour, il fallut encore attendre des décennies avant que ne fussent publiés d'autres textes importants tirés des travaux laissés par Marx après sa mort. Pourtant, par ses intuitions et ses analyses, Marx a exercé sur le plan scientifique comme sur le plan politique une influence large et durable, à laquelle bien peu d'auteurs des deux ou trois derniers

4. MEGA-2 I/25, p. 208 ; MEW 19, p. 336 ; Friedrich Engels, « Discours sur la tombe de Karl Marx », in Karl Marx, Friedrich Engels, *Œuvres choisies*, Éditions du Progrès, Moscou, 1955, p. 177.

5. Lettre à Johann Philipp Becker du 17 avril 1867, MEW 31, p. 541 ; Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. VIII, *op. cit.*, p. 360.

siècles peuvent prétendre. Il est vrai que depuis une bonne centaine d'années, nombre de critiques annoncent encore et toujours triomphalement que « Marx est mort ». Pourtant, les multiples répétitions de ce type d'annonce sont justement le plus sûr indice du contraire : si Marx était vraiment mort, pour la science comme pour la politique, nul besoin ne serait de proclamer sans cesse son décès.

« MARX » COMME CLEF D'INTERPRÉTATION

Comment la théorie de Marx a-t-elle pu gagner une telle influence, pourquoi continue-t-elle encore et toujours à enflammer les esprits ? A-t-elle encore quoi que ce soit à nous dire sur les problèmes d'aujourd'hui ? Contre la possible actualité de la théorie de Marx, une objection paraît évidente : l'écart temporel qui nous sépare de sa genèse. Deux des biographies les plus récemment parues insistent précisément sur ce point. Jonathan Sperber⁶ considère que Marx est si fortement enraciné dans le XIX^e siècle que ses théories n'ont plus la moindre signification pour le présent. Gareth Stedman Jones⁷ ne va certes pas aussi loin que Sperber dans la récusation des théories de Marx, néanmoins il s'agit avant tout, pour lui aussi, de montrer les limites de la pensée de Marx, une pensée qui serait dans une large mesure restée prisonnière des thèmes et interrogations de son temps. Néanmoins avant de tirer de cet éloignement temporel la conclusion hâtive d'après laquelle les théories de Marx seraient fatalement dépassées, il serait bon de commencer par se demander quel type de rapport il existe entre les bouleversements économiques et politiques du XIX^e siècle et notre présent.

Dans l'intervalle, en Europe ou aux États-Unis, on a annoncé le début d'une nouvelle « époque » tous les dix ou vingt ans. À la fin des années 1990, c'était l'« époque d'Internet », après qu'il eut été question de l'« époque de l'ordinateur » dès les années 1960. La « société de services » fut elle aussi découverte à plusieurs reprises. À l'époque du « miracle économique » allemand des années 1960,

6. Jonathan Sperber, *Karl Marx, homme du XIX^e siècle*, Piranha, Paris, 2017.

7. Gareth Stedman Jones, *Karl Marx, Greatness and Illusion*, Allen Lane, Londres, 2016.

la « société de consommation » était très en vogue, de même que, dans les années 1980, l'« ère post-matérialiste ». En faisant des changements techniques ou économiques les plus récents le signe d'une nouvelle « époque », on se raccroche aux expériences quotidiennes que suscitent les nouveaux phénomènes en question et on attire l'attention des médias. Mais en règle générale, quelques années plus tard il devient clair que cette prétendue nouvelle époque ne valait pas grand-chose. Face à la crise, au chômage et à la précarité de l'emploi, la thèse d'une époque post-matérialiste et post-capitaliste a tout particulièrement perdu une grande part de la crédibilité qu'elle avait auparavant.

De telles représentations nous font trop souvent oublier le fait que, malgré toutes les transformations qui ont eu lieu durant le dernier siècle et demi, du moins en Europe de l'Ouest et en Amérique du Nord, de nombreuses structures sociales et économiques fondamentales sont restées les mêmes ou bien ont continué à se développer dans un cadre fixé et connu. Nombre des principes techniques, économiques, sociaux et politiques des sociétés européennes modernes et du capitalisme moderne sont issus du bouleversement qui eut lieu entre 1780 et 1860. Une petite expérience de pensée permet d'illustrer à quel point la dernière phase de cette époque de bouleversements est aujourd'hui encore proche de nous, en Europe de l'Ouest et en Amérique du Nord, et à quel point, à l'inverse, nous sommes éloignés de l'époque d'avant 1780.

Imaginons qu'un homme cultivé issu de la France ou de l'Angleterre de l'année 1710 se trouve transporté de cent cinquante ans dans la France ou l'Angleterre de l'année 1860. Ce n'est pas seulement que cet homme s'étonnerait des nombreux changements ; il serait difficile de lui expliquer ce que sont, par exemple, un télégraphe ou une machine à vapeur. Après que le cheval sur terre et le voilier en mer eurent été pendant plusieurs millénaires les moyens de déplacement les plus rapides, des quantités incroyablement grandes de personnes et de biens sont désormais transportées par locomotives et bateaux à vapeur en un temps bien plus court qu'auparavant. Alors que l'homme de 1710 ne connaissait que des manufactures de très petite taille, qui n'étaient guère plus que le prolongement de petites entreprises artisanales, on peut désormais s'émerveiller devant d'énormes usines

capitalistes aux gigantesques machines et aux cheminées fumantes. Alors que les travailleurs salariés n'existaient auparavant presque que sous la figure de simples journaliers et que la grande majorité de la population vivait à la campagne, un immense bouleversement est désormais en train de se produire : la campagne se vide, pendant que les villes grandissent sans cesse. Le nombre de travailleurs salariés employés dans l'industrie, et tout particulièrement de travailleuses, croît à une vitesse immense. Mais cette nouvelle classe de travailleuses et de travailleurs ne fait pas que gagner en nombre, elle s'organise en associations et en organisations politiques, et elle exige d'avoir son mot à dire dans les affaires politiques. Certes, le « droit divin » de la domination monarchique et impériale est encore maintenu, mais il est radicalement mis en doute par des franges toujours plus larges de la population ; la religion elle-même a considérablement perdu du terrain. Dans le même temps, les revendications visant la souveraineté populaire et le suffrage universel se diffusent de plus en plus largement. Le visiteur venu de l'année 1710 connaissait certes déjà les journaux, mais il s'agissait alors d'un média paraissant de façon irrégulière et avec un tirage plutôt limité, rapportant des nouvelles insolites à destination d'une frange cultivée et peu nombreuse. En 1860, les journaux quotidiens paraissent régulièrement et avec de très larges tirages, ils sont le tout premier « média de masse ». Ils ne se contentent pas d'apporter des nouvelles, mais sont également le lieu où se mènent d'importants débats politiques. Même les choses les plus superficielles ont radicalement changé. En Angleterre comme en France, avec une perruque poudrée, une culotte courte et des bas en soie, un bourgeois aisé ou un noble de l'année 1710 ne se ferait pas particulièrement remarquer – c'est tout le contraire en 1860. Il est vrai que l'on connaît encore de tels vêtements, par exemple à la cour royale anglaise, mais on ne les revêt plus que pour des occasions officielles, en référence à une époque passée.

Il en va tout autrement, en revanche, si nous transportons un siècle et demi plus tard, en 2010, un homme tout aussi cultivé venu de l'Europe de l'Ouest de 1860. Cet homme se retrouvera certes dans un monde qui lui paraîtra d'abord étranger et qui le surprendra, mais il aura pourtant bien moins de difficultés à comprendre la situation

qu'il a sous les yeux. Ses vêtements, déjà, sont loin de s'écarter autant de ceux d'aujourd'hui que dans le premier cas. Si une personne vêtue comme Marx, tel que nous le connaissons d'après diverses photos, traversait aujourd'hui les rues de Paris ou de Londres, elle attirerait à peine l'attention. Même Internet pourrait être très facilement rendu compréhensible à cette personne : un système télégraphique plus développé, pour lequel chacun possède à domicile sa propre station, et par lequel on peut transmettre non seulement des signaux en morse, mais aussi des images (en 1860, la photographie était déjà connue depuis des années) et des sons. Les locomotives à vapeur ont été perfectionnées et sont devenues des locomotives électriques, elles sont encore plus rapides. Et tout comme autrefois les bateaux à vapeur révolutionnèrent la marine, les « bateaux aériens » ont rendu possible la conquête de l'espace aérien. Les entreprises industrielles capitalistes sont pour partie devenues plus grandes encore et ont des machines encore plus performantes. La souveraineté populaire et le suffrage universel, c'est-à-dire incluant aussi les femmes, ne valent plus du tout comme des concepts politiques radicaux, mais sont reconnus comme des principes dans de nombreuses parties du monde et ils se sont plus ou moins imposés (bien que cela n'ait pas entraîné les bouleversements politiques qu'on en avait espérés auparavant). Et les médias de masse ne se présentent pas seulement sous une forme imprimée, mais également sous la forme d'« émissions » électromagnétiques, à travers la radio et la télévision.

Alors que, pour la personne transportée de l'Angleterre ou de la France de 1710 vers l'année 1860, lesdits changements représentent une rupture profonde avec à peu près tout ce qu'elle avait tenu pour évident et immuable, la plupart des changements auxquels a affaire l'autre personne, celle qui se trouve transportée de l'Angleterre ou de la France de 1860 vers l'année 2010, sont encore tout à fait intégrables dans son horizon d'expérience : il s'agit, pour une grande partie d'entre eux, d'améliorations et de perfectionnements de choses qu'elle connaît déjà. Si l'on analyse la différence qualitative qui sépare l'avant de l'après, alors, en nous limitant à un seul domaine, ce sont la locomotive à vapeur, le bateau à vapeur et le télégraphe qui constituent, pour la mobilité humaine et la communication à distance, les modifications fondamentales d'un point

de vue historique. L'écart qu'ils marquent avec l'état précédent est bien plus profond que celui qui sépare l'avion et Internet du bateau à vapeur et du télégraphe.

Ce n'est aucunement exagérer les choses que de voir dans les bouleversements qui ont eu lieu entre 1780 et 1860, tout d'abord en Europe de l'Ouest et en Amérique du Nord, une rupture fondamentale entre deux époques de l'histoire de l'humanité⁸. L'économie est de plus en plus dominée par un capitalisme *moderne* qui ne contrôle plus seulement le commerce comme c'était le cas aux siècles précédents, mais aussi la production, et qui est accompagné par des crises économiques à répétition. Cela va de pair avec la formation, en Europe de l'Ouest et en Amérique du Nord, d'une société qui, au XIX^e siècle, est devenue de plus en plus séculière et qui s'est appuyée sur l'égalité formelle et la liberté individuelle des citoyens (puis plus tard, sur celles également des citoyennes et des *people of colour* [gens de couleur]) dans une situation d'inégalité matérielle considérable. Cette rupture entre deux époques est encore déterminante pour la situation sociale et économique présente, même si, à l'échelle mondiale, on assiste à une différenciation considérable qui touche aussi bien les formes prises par le capitalisme que les systèmes politiques.

Marx fut tout autant un enfant de cette rupture entre deux époques que l'une des principales figures ayant pensé cette rupture. Par l'expression de « société moderne » que j'ai employée dans le titre de ce livre, Marx visait précisément la différence entre la société précapitaliste prébourgeoise, et la société capitaliste bourgeoise. Dans la préface du *Capital*, il écrit que « la fin ultime visée par cet ouvrage est bien de dévoiler la loi d'évolution économique de la société moderne⁹ ». Les analyses de Marx sur la société moderne, auxquelles sont également consacrés d'autres textes que le *Capital* et qui ne se limitent aucunement à cette « loi d'évolution économique »,

8. Des études récentes, menées dans la perspective de l'histoire globale, montrent clairement, ne serait-ce que par leurs titres, le changement d'époque qui s'est produit au XIX^e siècle, cf. par exemple Jürgen Osterhammel, *La Transformation du monde*, Nouveau Monde Éditions, Paris, 2017, ou Christopher Alan Bayly, *La Naissance du monde moderne 1780-1914*, Éditions de l'Atelier, Paris, 2006.

9. MEGA-2 II / 5, p. 13 sq. ; MEW 23, p. 15 sq. ; Karl Marx, *Le Capital*, livre I, Paris, Éditions sociales, 2016, p. 6.

ne se présentent cependant pas dans un état achevé, elles sont elles-mêmes encore sujettes à un important développement qui s'accompagne de ruptures considérables et de déplacements au sein des conceptions de Marx. Il faut ainsi se demander, entre autres choses, dans quelle mesure Marx, dans sa conception de la société moderne, adopte un point de vue eurocentriste et dans quelle mesure il parvient à se défaire d'un tel point de vue.

L'imposition de rapports capitalistes au sein de la production fut le moteur fondamental de changements sociaux et économiques inconnus jusqu'alors, aussi bien à l'intérieur de l'Europe qu'à l'échelle mondiale : une fois né, le capitalisme en tant que *mode de production* a tendance à s'étendre et à transformer les rapports précapitalistes. Cependant, le résultat de ce processus de propagation ne fut et n'est aujourd'hui encore aucunement unifié. Dans le processus par lequel il s'est historiquement imposé, le mode de production capitaliste s'appuya non seulement sur le travail salarié libre, mais aussi sur l'esclavage et sur d'autres formes de travail non libre qui, loin d'avoir aujourd'hui complètement disparu, continuent encore et toujours à se reproduire¹⁰. Les formes politiques qui vont de pair avec le mode de production capitaliste sont elles aussi extrêmement diverses, toutes ne se développent pas, tant s'en faut, en direction du parlementarisme, de la séparation des pouvoirs et des droits de l'homme. Même en Europe, ce développement ne s'avère pas irréversible, comme l'ont clairement montré, entre autres, les régimes fascistes de la première moitié du xx^e siècle. À l'échelle mondiale, la « société moderne » est loin d'être homogène.

Dans *Le Capital*, Marx entreprend d'analyser les structures fondamentales du mode de production capitaliste – non pas suivant la manière étroite de procéder qui est celle de la science économique d'aujourd'hui, avec ses modèles simplificateurs, mais pour étudier les rapports sociaux qui forment la base de la dynamique des rapports de classes et des conflits sociaux. En cela, son analyse ne se limite aucunement au capitalisme britannique de son temps. Ce dernier lui sert seulement d'« illustration » pour son « développement

10. Cf. sur ce point Heide Gerstenberger, *Markt und Gewalt. Die Funktionsweise des historischen Kapitalismus*, Westfälisches Dampfboot, Münster, 2017.

théorique¹¹ », comme il le souligne dans la préface au premier livre du *Capital*. À la fin du manuscrit du troisième livre, il fait observer, concernant le contenu de ce développement théorique, qu'il s'agit d'étudier « l'organisation interne du mode capitaliste de production, en quelque sorte dans sa moyenne idéale¹². » Il ne s'agit donc pas pour Marx d'une forme historique particulière du capitalisme, mais de structures qui sont d'une importance fondamentale pour toute forme de capitalisme. De ce fait, l'analyse de Marx – quel que soit ce que l'on pense du détail de ses résultats – est aujourd'hui encore d'actualité, il s'agit de questions qui sont toujours pertinentes pour les sociétés présentes.

Mais ce n'est pas seulement en raison de l'actualité des thèmes qu'elle aborde que l'on n'en finit pas de se confronter à la théorie de Marx. Les théories fondamentales de la société ne sont jamais de pures et simples analyses. Elles sont toujours également animées par la volonté de savoir ce que signifie l'émancipation humaine, en quel sens nous pouvons parler de liberté, d'égalité, de solidarité et de justice, et sous quel type de rapports sociaux elles sont possibles.

Pour la bourgeoisie et les théories de la société qui s'en font les porte-parole, la possibilité de la liberté et de l'émancipation était déjà donnée dans l'abolition de la dépendance et des privilèges féodaux, dans l'imposition du libre marché et des élections libres. Avec l'opportunité de faire fortune sur le marché et la possibilité de se débarrasser d'un gouvernement impopulaire, pour la bourgeoisie, c'était aussi bien l'émancipation de l'individu singulier que la liberté politique de la société tout entière qui se trouvaient réalisées. L'immense force de cette promesse libérale de bonheur et de liberté a trouvé sa dernière manifestation dans les années 1980 et 1990, avec la marche triomphale du néolibéralisme.

Face à cette promesse libérale de bonheur, Marx objecte que la libération à l'égard des rapports personnels de domination et d'esclavage qui marquaient les époques précapitalistes n'est en rien identique à la liberté à l'égard de toute forme de domination et

11. MEGA-2 II / 5, p. 12 ; MEW 23, p. 12 ; Karl Marx, *Le Capital*, livre I, *op. cit.*, p. 4.

12. MEGA-2 II / 4.2, p. 853 ; MEW 25, p. 839 ; Karl Marx, *Le Capital*, livre III, t. III, Éditions sociales, Paris, 1974, p. 208.

d'esclavage. À la place de rapports de domination personnels, en contexte capitaliste, ce sont des rapports de domination impersonnels et chosaux qui émergent, cette « contrainte muette¹³ » que font peser les rapports économiques et dont il est question dans le *Capital*. Et à la place du pouvoir féodal, c'est l'État bourgeois qui émerge : en garantissant par son pouvoir d'État la propriété privée quelle que soit la personne concernée, donc en respectant la liberté et l'égalité des citoyens, il donne précisément à cette « contrainte muette » la possibilité de se déployer avec un maximum d'efficacité.

Par l'activité politique qui a été la sienne en tant qu'auteur et rédacteur de journaux progressistes, par sa contribution au travail de formation politique au sein des associations ouvrières, par le rôle qu'il a eu en tant que membre de la Ligue des communistes et du conseil général de l'Association internationale des travailleurs, mais surtout par sa critique fondamentale du capitalisme, Marx a eu une influence tout à fait directe sur le cours des événements politiques. De son vivant déjà, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, et bien plus encore au XX^e siècle, une grande part du mouvement ouvrier ainsi qu'une multitude de groupes et partis d'opposition s'orientèrent plus ou moins nettement d'après les conceptions de Marx – ou d'après ce que l'on considérait alors comme tel. Depuis le dernier quart du XIX^e siècle, « Marx » est devenu une clef d'interprétation indispensable pour comprendre les évolutions politiques et intellectuelles. Autant dire que tous les projets politiques et économiques fondamentaux qui sont nés au XX^e siècle et eurent de l'influence, qu'ils fussent progressistes ou conservateurs, n'eurent d'autre choix que se confronter à Marx sous une forme ou une autre. Depuis la fin du XIX^e siècle, « Marx » est le centre de gravité que nul ne peut contourner.

En même temps, ce centre de gravité n'eut de cesse d'être occulté par ses propres effets et par leurs métamorphoses. Il n'était pas rare que la critique formulée par Marx soit identifiée au « marxisme », aux voies par lesquelles cette critique fut adoptée et mise en œuvre dans le mouvement ouvrier et dans les divers partis de gauche. Cette

13. MEGA-2 II / 5, p. 592 ; MEW 23, p. 765 ; Karl Marx, *Le Capital*, livre I, *op. cit.*, p. 713.

identification fut puissamment renforcée par les partis communistes nés après la révolution russe de 1917. L'Union soviétique se mit elle-même en scène comme le fruit de l'application rigoureuse de la doctrine marxiste-léniniste, Lénine étant considéré comme le continuateur génial de Marx. Le « marxisme-léninisme » devint sous Staline une idéologie servant à légitimer une domination brutale du parti sur la société, et une domination non moins brutale de la direction du parti sur le parti. Pendant la guerre froide, les partis communistes d'État étaient au moins d'accord avec leurs critiques bourgeois sur un point, à savoir que la politique de ces partis constituait l'expression authentique de la doctrine de Marx. Aussi Marx fut-il encore rendu responsable des pires crimes du stalinisme. À l'Est comme à l'Ouest, il n'y avait que de petits groupes de gauche, qui n'étaient généralement ni unis ni influents, pour souligner la différence fondamentale qui séparait la critique formulée par Marx des différentes formes prises par le marxisme officiel de parti et le socialisme d'État autoritaire.

Faire d'Engels l'« inventeur » du marxisme, comme l'affirme le titre de l'édition allemande de la biographie d'Engels par Tristram Hunt¹⁴, est une simplification tout à fait exagérée. Contre l'identification des œuvres de Marx et d'Engels que pratiqua surtout le marxisme-léninisme, et suivant laquelle il est indifférent qu'un propos soit de l'un ou de l'autre puisqu'il doit être valide dans un cas comme dans l'autre, il convient certes de ne pas effacer la différence qui sépare l'un de l'autre. Néanmoins, au même titre que Marx, on devrait éviter de réduire Engels à l'usage que les générations postérieures ont fait de ses écrits.

Avec l'effondrement du « socialisme réel » pratiqué en Union soviétique et dans ses États satellites, la critique du capitalisme formulée par Marx ainsi que le « marxisme » sous toutes ses déclinaisons semblèrent, pendant un certain temps, avoir eux aussi été

14. Tristram Hunt, *Friedrich Engels. Der Mann, der den Marxismus erfand* [Friedrich Engels. L'homme qui inventa le marxisme], Propyläen, Berlin, 2012. Le titre original est beaucoup plus précis, cf. Tristram Hunt, *The Frock-Coated Communist. The Revolutionary Life of Friedrich Engels* [Le Communiste en redingote. Le parcours révolutionnaire de Friedrich Engels], Allen Lane, Londres, 2009. Traduction française : Tristram Hunt, *Engels, le gentleman révolutionnaire*, Flammarion, Paris, 2009.

liquidés. Le capitalisme avait manifestement survécu à son alternative. Il n'y aurait désormais plus d'autre possibilité que de travailler à l'amélioration du capitalisme réellement existant, toute tentative de le supprimer ne pouvant être qu'un coup d'épée dans l'eau donné par d'incurables passésistes – telle était la conviction largement répandue au début des années 1990. Entre-temps, non seulement il est devenu de plus en plus clair que les potentialités destructrices du capitalisme triomphant à l'échelle du monde débouchaient sur des guerres, sur des crises économiques et sur la destruction croissante de l'environnement, mais encore l'idée que les analyses de Marx ne sont en rien identiques à ce que des partis politiques autoritaires en ont fait a regagné du terrain.

DE QUOI S'AGIT-IL ?

Les biographies de Marx ne manquent pas. Depuis les premiers travaux d'ampleur de Spargo¹⁵ (1909) et Mehring¹⁶ (1918), près de trente grandes biographies de Marx sont parues. Consacrer aujourd'hui à Marx une nouvelle biographie d'ampleur, une de plus, voilà qui demande à être justifié.

Il n'y a rien de surprenant à ce que les anciennes biographies soient pleines de petites et grandes imprécisions. Ces lacunes, pour une partie d'entre elles, auraient pu être établies par les auteurs eux-mêmes au moyen d'une recherche soigneuse, et par ailleurs, elles n'apparurent que plus tard, grâce à de nouvelles connaissances. Mais la simple correction d'erreurs existantes ne serait qu'une bien faible justification pour une nouvelle biographie. L'unilatéralité des conceptions qui animent de nombreuses biographies de Marx – nombre de partisans de la théorie de Marx ont enjolivé la personne de Marx, et il n'était pas rare que ses détracteurs cherchent à compléter la critique de l'œuvre en apportant la preuve des défauts de la personne – ne constitue pas non plus un argument de poids en faveur d'une nouvelle biographie. Pour justifier mon entreprise et pour caractériser ce qu'il y a de nouveau dans sa conception, je mentionnerai trois points.

15. John Spargo, *Karl Marx: His Life and Work*, B. W. Huebsch, New York, 1912.

16. Franz Mehring, *Karl Marx. Histoire de sa vie*, Bartillat, Paris, 2009.